

Dostoievsky, le premier ministre et le procureur

Fernand Ouellette

Volume 7, numéro 3 (39), mai-juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1965). Dostoievsky, le premier ministre et le procureur. *Liberté*, 7(3), 266-271.

Dostoïevsky, le premier ministre et le procureur

Jean Lesage, arrivant tout basané de Floride, fait la leçon aux journalistes: *"Tâchez donc d'avoir une perspective un peu plus élevée pour voir les programmes dans leur véritable ordre de grandeur: la constitution, oui; la conférence fédérale-provinciale, oui, un gars qui se pend à Bordeaux, non: avec sa courroie de béquille... Arrêtez de faire des huit colonnes avec les petites affaires et des chiens écrasés. C'est ça qui est important à mon sens, dans la position que j'occupe, c'est de pouvoir garder le sens des proportions, de voir les choses dans leur véritable perspective d'importance."*

(Le Devoir, 24 avril 1965)

S'opposant à l'abolition de la peine de mort, Claude Wagner s'explique: *"Il n'est pas question de vengeance; s'il y a quelqu'un qui est humain à ses heures, c'est bien moi..."*

(Maclean, mai 1965, p. 86)

Sur sa vocation de juge, il nous confie: *C'est ma folie... Je me sentais poussé... Je ne suis pas un envoyé du ciel, non, mais chaque homme a une mission, une destinée."*

(Ibid., p. 83)

O Dostoïevsky! considère l'inconscience d'une conscience d'honnête homme et gémis avec tous les opprimés de la terre. Notre justice est aux mains d'un honnête homme qui se sent poussé, par quelque force d'outre-monde, à concevoir un bel ordre, une belle autorité pour honnête homme, de beaux châtiements pour les "gars" des faits divers. Il nous avoue candidement qu'il est *humain à ses heures...* Il y avait aussi des êtres humains à leurs heures, qui jouaient du Mozart à Buchenwald et qui, le reste du temps, organisaient génialement, minutieusement 'la

destruction d'humains, en fils soumis de l'autorité et de l'ordre, du *nouvel ordre*! Ces civilisés *organisaient* le chaos, l'enfer, le néant, selon le génie d'organisation et d'invention de l'Allemand, au lieu de s'y jeter comme des brutes barbares. Ils n'étaient que des rouages dans la destruction, comme ils l'avaient été sous les empereurs pour la construction. Luther en avait fait des maîtres esclaves. Leur oeuvre, en 1939, était une oeuvre de l'intelligence. Or, il n'y a pas de meilleure preuve de la présence du démoniaque. Il n'y a pas de démoniaque dans la force aveugle; il n'y en a que dans l'intelligence, dans la ruse, dans le raffinement. O Dostoïevsky! toi qui te disais *insecte*, tu aurais pu parler humblement de Justice. Comment peut-on prononcer ce mot, si l'on se sent *insecte*? Tu aurais pu travailler à l'instauration de la justice. Toi qui écrivais que "deux fois deux cinq" est aussi parfois une petite chose bien charmante, tu te serais méfié des belles structures logiques de la justice, des déductions et des certitudes de ses grands-prêtres. Toi qui disais que "l'homme ne renoncera jamais à la souffrance, c'est-à-dire à la destruction et au chaos". Si tu avais voulu oeuvrer à l'incarnation de la Justice, en société, tu aurais regardé longtemps ta conscience, et tu aurais frémi, et tu aurais gémi, et tu te serais écroulé. Car pour travailler au service de la Justice, en société, ce n'est pas sa conscience qu'il faut interroger, pour cela il faudrait être humain à *toutes les heures*, totalement, mais plutôt les actes des humains dits criminels, les "gars" des faits divers. Sans cette sécurité morale, comment serait-il possible d'*agir*, de travailler, de répondre à sa voix d'outre-monde, qui nous assigne une mission si noble, si accablante. O Dostoïevsky! toi l'insecte, l'homme du sous-sol, qui a connu l'abîme au poteau d'exécution, pourrais-tu admirer les fleurs et ne pas dormir parce qu'un homme ne fut pas pendu? Seule la conscience d'un honnête homme peut réussir de telles voltiges, car elle ignore que la vie est une corde raide. Elle ne soupçonne pas d'abîme autour d'elle. Le salaire d'une certaine vertu, c'est de cheminer sur la terre ferme. Non, cette conscience ne peut connaître le vertige. Mais cela est indispensable pour la paix de la société... O Dostoïevsky! tu disais que ces hommes d'action: "(...) à cause de leur étroitesse d'esprit... prennent les causes secondaires, pour les causes premières... Pour pouvoir agir, en effet, il faut au préalable atteindre à une parfaite tranquillité et ne plus conserver aucun doute." C'est la course à la sécurité morale. Vois, toute

l'équipe de la révolution tranquille s'y précipite. Avec la sécurité, vient l'assurance, l'image de l'Autorité qu'on incarne, et le besoin d'une obéissance entière chez les autres qui finissent par ne plus être que les pions des grandes consciences d'hommes actifs rassurés. Leur conscience s'apaise, si la matraque est plus longue dans l'état voisin. Les ministres se font princes. Les princes se font tyrans. Ils s'enracinent dans la citadelle, adulés par les réactionnaires de la principauté. A n'entendre que les murmures douçâtres de la citadelle, on finit par mépriser les questions des inquiets qui vivent aux frontières, en pleine métropole. Les inquiets, les fervents deviennent l'*ennemi*. Est-ce cela l'histoire? Pauvre Dostoïevsky! tu n'es pas de l'histoire. Où est ta puissance? L'histoire des manuels est la parole des puissants. Dans un gros manuel d'Occident, il n'y a pas une ligne sur le massacre de deux millions d'Arméniens par les Turcs, en 1915. Comme si l'histoire des *chronologistes* pouvait s'embarrasser d'un million de vies obscures. Non. Général. Premier ministre. Procureur. Ça c'est la Puissance dont on parle, la Puissance des hommes actifs qui font des choses et qui ne demandent qu'à continuer à agir pour le bien de leur société. Quelques mots d'un ministre, ça exige au moins cinq colonnes dans le plus grand quotidien, pourquoi faire une tragédie avec un homme qui a désespéré dans une cellule et s'est pendu? Qu'est-ce qu'une vie d'homme à côté d'une idée, d'une formule de rapatriement? Le Prince ne peut pas se permettre de considérer les hommes, il doit "garder le sens des proportions". Un homme? Mais c'est un simple insecte comme toi, ô Dostoïevsky! La Puissance! Pauvre maniaque de la Valeur! La Puissance ne s'embarrasse pas de la Valeur. La Puissance bombarde au Vietnam. La Valeur qu'est la vie des hommes (nous, Dostoïevsky!) est bombardée. La Puissance punit. Quand ce ne sont pas les peuples, ce sont les individus. Le Procureur punit. Le Procureur c'est la Puissance qui s'en prend à l'individu. Devant le Procureur, l'individu pose des actes absolus. Il ne viendrait pas à l'esprit du Procureur que la Société, sa société, soit aussi coupable que l'individu qu'il fait condamner, et donc qu'il faille la changer. La culpabilité objective est la maîtresse du Prince et du Procureur. En fait, tu le sais ô Dostoïevsky! elle n'est que la p... de la vie à une dimension: la strate des *faits*. Monsieur le Procureur est un homme du XIXe siècle. Il croit toujours que l'homme-individu est entière-

ment libre et donc entièrement coupable, responsable. Il ne lui viendrait pas à l'esprit que la société agit fortement *par* l'individu qui est aussi son agent, son intermédiaire. Quand un individu pose un acte, il y a son *moi* et la *société* qui agissent simultanément à travers lui. Les procureurs ne punissent que le *moi*, jamais la société. Vingt pour cent de culpabilité, cent pour cent de responsabilité, voilà la loi. Le Procureur n'est pas pour tuer des hommes à moitié. La mécanique de la pendoison, perfectionnée, pourrait peut-être réussir ce tour de force. La chambre des demi-pendus... Décidément il vaut mieux pendre proprement et surtout être présent pour bien sentir le bras de la Justice s'abattre. Un Procureur a des jouissances et des inquiétudes de Procureur. La société? Les ministres de la révolution tranquille s'en chargent. Ils ont la conscience tranquille de la vérité tranquille. Ils édifient, eux! Pauvre Dostoïevsky! que f...-tu dans ton souterrain? Tu crois que notre conscience serait un abîme? Que n'as-tu consulté le docteur Freud! Il n'y a pas d'abîme. Les causes secondaires sont les délices des procureurs et ministres. Avec une cause secondaire, on établit une belle culpabilité objective, puis on se lave les mains. Et toi, Dostoïevsky! qui n'as pu te libérer de la chaîne des causes, de ces m... yeux qui ne cessent plus de voir des maillons, de descendre toujours au profond du gouffre, de trouver une explication; plus tu embrasses l'homme, moins le jugement, le verdict n'accèdent à ton esprit. Verdict, jugement, autant d'incompatibilités avec ta nature profonde d'humain. Tu laisses cela aux procureurs, aux juges et aux croyants qui se nourrissent de la lettre. Car si tu es le véritable Dostoïevsky que j'imagine, l'homme qui a vécu tout ce qui est humain, tu ne peux qu'avoir une profonde pitié pour tout homme que tu regardes, car, en le fixant, tu vois en lui cet humain qui passera par l'expérience de la mort. Comment ne pas avoir pitié, ne pas aimer un être qui finira, un être qui aime une femme et un enfant et qui finira, un croyant de l'amour, qui glissera en terre, qu'on oubliera, un fait divers... La vie réelle n'est que fait divers. La vie quotidienne de nos semblables, notre vie quotidienne! Pauvre Dostoïevsky! Pauvre pendu de Bordeaux! Pauvre bombardé du Vietnam! Pauvre torturé du Congo! Pauvre prisonnier enchaîné de Ghana! Pauvre Noir d'Alabama! Tous ces pauvres, nos semblables, ont la Puissance contre eux, les procureurs de tous les pays, les consciences honnêtes qui

sont humaines à leurs heures quand elles regardent une fleur ou un enfant, les militants qui lèvent le glaive et crachent l'injure au nom du Christ, tellement ils craignent de réveiller leur sécurité de croyant. Pauvre procureur! Pauvre juge! Pauvre premier ministre! Pauvre soldat du Christ! nos semblables. Ce sont nos semblables, Dostoïevsky! Ils veulent bien faire. Ils rêvent une société parfaite. Ils ont leur sincérité. Ils se mesurent aux faits. Ils sont la Puissance et considèrent les choses en puissants, en réalistes. Ainsi progresse l'Histoire, dit-on. Ce n'est pas en se voyant insecte, Dostoïevsky! qu'on bâtit une société, une église, une école, une route, une prison, un échafaud. Tu n'es pas d'ici. Tu n'es pas des hommes. Ici, l'humain f... le camp. Ici, l'unanimité ressuscite. Ici, nous avons failli découvrir des valeurs en sortant de l'épaisseur, mais déjà nous retournons à la servitude. Peut-être sommes-nous les damnés de l'épaisseur. Nous n'avons pas le droit de prendre l'éclair dans nos mains et de faire sauter notre carapace. Nous venons de la carapace. Nous sommes contre le mur. Le ciel est un mur. La terre est un mur. Nos puissants ne rêvent que de carapace. Néanmoins, nous aurons les dents blanches pour accueillir les visiteurs blancs de l'Expo 67, de la Terre des hommes. Notre heure de prestige et d'illusion de puissance a sonné. On nous enterre en douce, avec des choses importantes qui expriment un ordre véritable de grandeur. " (...) si le coeur n'est pas pur, dis-tu, ô Dostoïevsky! la conscience ne peut être clairvoyante ni complète." Mais tous nos ministres ont la conscience pure. Vois comme ils transforment profondément notre société. Et quelle clairvoyance! vois leurs oeuvres. Ils n'agissent que par "grandes chartes", en nobles princes qu'ils sont. Quelle ampleur! Quelle vision! Mais dans leurs choses importantes, il n'y a pas d'éternité. Or, seule l'éternité nous passionne, n'est-ce pas Dostoïevsky? Seul l'homme du fait divers, notre semblable. L'éternité et le fait divers ne sont pas le domaine des puissants. Seuls les misérables insectes s'en nourrissent, car ils ne sont qu'insectes, n'ont rien, ne sont "pas instruits", se pendent parce qu'ils ne peuvent supporter la rupture des seuls liens vraiment humains, les liens de l'affection, de la tendresse et de l'amour. Tout puissant, afin de devenir puissant, s'est pendu un jour, à sa façon. Il y a les pendus chanceux et les morts. C'est ça l'Histoire. Les uns débouchent sur la pourriture, les autres sur la gloire. Ceux qui ne se pendent pas, il ne leur

reste que le souterrain, n'est-ce pas Dostoïevsky? ou le silence, n'est-ce pas Rimbaud? ou les masses de son qui se désintègrent en cris, n'est-ce pas Varèse? ou la musique de Dieu, n'est-ce pas Mozart? ou *Guernica*, n'est-ce pas Picasso? ou l'abîme du vieux clown, n'est-ce pas Rouault? ou les cauchemars de la guerre, n'est-ce pas Goya? ou le tourment, la recherche de l'Absolu si exigeante qu'elle déshumanise, n'est-ce pas Kierkegaard? ou la descente en la femme, n'est-ce pas Henry Miller? ou l'action de la haine, n'est-ce pas Karl Marx? ou la passion de l'Amour, n'est-ce pas François d'Assise?

Fernand OUELLETTE